

CD, coffret événement, annonce. CLAUDIO ARRAU: COMPLETE PHILIPS RECORDINGS (80 cd Decca / DG)

CD, coffret événement, annonce. CLAUDIO ARRAU: COMPLETE PHILIPS RECORDINGS (80 cd DECCA – 1928 – 1991). C'était le temps de Polygram et du label phare du piano, Philips (qui comprenait alors Arrau, Brendel, Bolet... sans omettre la jeune Uchida). En mars 2018, Universal sort l'intégrale CLAUDIO ARRAU (1903-1991), totalisant depuis 1928, surtout le début des années 1950 jusqu'à



sa mort, 4 décades de recherche musicale et pianistique de celui qui fut avec Abbado, le grand Claudio, immense interprète capable d'interroger la forme, le sens du son, questionner le texte musical comme s'il s'agissait d'un texte littéraire. Gageons qu'avec le temps ce sont surtout ses Chopin, Mozart, Liszt, Brahms et Schumann (moins Beethoven malgré ce que l'on peut lire ici et là) qui distinguent ici une conception souveraine, ne sacrifiant rien sur l'autel de la trop futile certes séduisante démonstration virtuose... Celui qui admirait surtout Kempff et le jeune Barenboim (artiste DG exclusif depuis ce même mois de mars 2018), a accompagné à mesure qu'il explorait le son romantique, les avancées et trouvailles de l'industrie discographique et du disc compact. Jusqu'à ses 88 ans, le pianiste chilien a su ciseler une expérience sonore et musicale, artistique et quasi spirituelle

de la grâce pianistique avec un tact et une élégance, une probité entière, majeure, radicale qui le mène, conscient de chaque explorations, maître de tous ses effets, jusqu'au terme du voyage terrestre, enregistrant encore l'année de sa disparition en... 1991.

Aujourd'hui, Decca présente la somme de sa production pour Philips et American Decca en une édition limitée de 80 cd, comprenant également l'enregistrement live du 4e concerto pour piano de Beethoven avec Leonard Bernstein pour Deutsche Grammophon. La discographie d'Arrau est dominée par le répertoire classique et romantique : Mozart, Brahms, Schumann, Liszt, Chopin et surtout Beethoven, compositeur auquel le nom d'Arrau reste malgré notre appréciation (forcément subjective) étroitement associé. On y retrouve des collaborations avec Sir Collin Davis, Bernard Haitink, Leonard Bernstein, Henryk Szeryng, János Starker, Arthur Grumiaux.

CONTENU DU COFFRET. Les 80 cd sont classés par compositeurs. La réédition présente deux interviews inédites avec Claudio Arrau, une introduction aux concertos de Beethoven réalisée à l'occasion de la première parution en 1964 avec l'orchestre du Concertgebouw et Bernard Haitink, et ses réflexions sur les sonates de Beethoven. Le livret trilingue (anglais, allemand, français) de 180 pages comprend un nouvel essai par le producteur Jeremy Hayes (clé pour comprendre l'univers expérimental et élégant du maître pianiste), de nombreuses photos rares des archives Philips et Decca et des reproductions des pochettes originales. Coffret événement : prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS. CLIC de CLASSIQUENEWS du printemps 2018 – Sortie : 9 mars 2018

En savoir / lire plus sur [le site du CLUB
DEUTSCHEGRAMMOPHON.COM](http://le.site.du.CLUB.DEUTSCHEGRAMMOPHON.COM)

CD, coffret événement. CHRISTA LUDWIG : the complete recitals on Warner classics (11 cd)



CD, coffret événement. CHRISTA LUDWIG : the complete recitals on Warner classics (11 cd). Elle aura connu le sommet de sa carrière lyrique dans le rôle de la Teinturière de La Femme sans ombre de R. Strauss (sous la direction de Karl Bohm, pour l'inauguration du Met en 1966), et certainement pas dans le rôle de Brangaine (Tristan) : ennuyeux à mourir ; puis aura

failli casser et perdre sa voix en chantant Eboli, pilotée par Karajan en août 1975 à Salzbourg... étonnée en Autriche et en Allemagne comme la diva germanique par excellence, Christa Ludwig qui fut donc Cherubino (Le Nozze), le Composit (Ariane Auf Naxos), en particulier Kundry (Parsifal, à Bayreuth), prit sa retraite en 1994. Il n'y eut qu'une seule mezzo, aussi engagée, au moelleux âpre et mordant, articulant comme peu, vraie diablesse dramatique, et tragédienne nuancée : Agnès Baltsa. Et bien sûr Maria Callas, mais Ludwig comme Baltsa ne sont pas des sopranos et ne purent jamais chanter, ni Leonora, Violetta chez Verdi, ni Isolde chez Wagner...

Amoureuse de littérature et de textes poétiques, c'est surtout dans l'univers millimétré du lied que la mezzo devenue légendaire a donné l'ampleur de son génie vocal, soie

sensuelle et voluptueuse, flexible et intelligemment incarnée, capable de dire chaque mot, et de faire parler la musique. C'est une diseuse hors pair, véritable poétesse et prophétesse du verbe, dévoilant toute les intentions poétiques du texte, de la phrase, dans un dialogue riche et allusif, éclairant comme jamais toute situation dramatique dans ses enjeux et ses promesses les plus inouïs-, avec le piano et les autres voix. Amoureuse de Goethe, la « diva Ludwig » vénère Hugo Wolf qui le met divinement en musique. L'interprète a toujours défendu d'abord le texte puis la musique. En cela elle s'accorde avec l'esthétisme de Monteverdi (qu'elle n'a pourtant jamais chanté). Née en 1928, WARNER célèbre non sans raison le génie interprétatif d'une mezzo particulièrement identifiable, et qui n'a pas sa langue dans sa poche (pour qui a parlé avec elle : son tempérament et sa franchise, précise, détaillée, argumentée contraste avec le parler insipide, fade et passe partout qui a court aujourd'hui, mondialisation et standardisation obligeant ; être bien avec tout le monde partout...). Dans le coffret WARNER, on y retrouve ainsi le genre que Ludwig a servi avec un tact, une subtilité belcantiste : accordant, contrôlant, adaptant chaque nuance vocal selon le sens du texte. Voici les lieder de Schubert (hélas son cher Winterreise / Voyage d'hiver, en cycle intégral n'est pas présent) ; voici surtout Brahms, et Wolf et Strauss. On reste envoûtés sous le charme de ses mélodies de saint-Saëns (Une flûte invisible) et les Chansons madécasses de Ravel. La France et le français sont comme une seconde patrie car elle a épousé un français (« Paul-Emile »). Outre une quasi intégrale des lieder de Brahms, le coffret réunit ses meilleurs accomplissements dans le genre du lied avec orchestre : Wagner (Wesendonck-lieder), Mahler (Lieder eines fahrender gesellen, Kindertotenlieder, et bien sûr, le légendaire Chant de la terre (Das Lied von des Erde).

Parmi les inédits mémorables qui ajoutent encore à la valeur de cet héritage inestimable : Lieder de Berg, Max Reger, Wagner (Wesendonck-lieder), sans omettre eux de Wolf, un air de Gluck, plusieurs Brahms dont le récital enregistré (et donc jamais publié jusqu'à ce jour) avec son premier mari, Walter Berry...



Christa Ludwig (mezzo-soprano) : « The Complete Recitals on Warner Classics » (Coffret 11 CD Warner)

SOUVENIRS, SOUVENIRS... il y a 10 ans déjà en 2008, pour ses 80 ans, [Christa Ludwig faisait l'objet sur CLASSIQUENEWS d'une page dédiée, synthétisant un cycle de rééditions cd et dvd LIRE les 80 ans de Christa Ludwig.](#)

CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY)

CD, compte rendu, critique.
« **Mémoire et Cinéma** » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY).

Voilà un programme qui touche d'abord par la finesse de sa musicalité, la recherche d'un son flexible et chaleureux, doué d'une finesse d'intonation, idéalement en adéquation avec son sujet : l'âme juive,... telle qu'elle transparaît et semble se réinventer à chaque séquence, à travers 12 films ici revisités. « *Mémoire et cinéma* » : le titre tient ses promesses. La valeur de la réalisation tient surtout à la complicité évidente entre les deux interprètes, violon et piano, d'une facétieuse entente, pleine d'équilibre et d'imagination dans ***La vie est belle*** entre autres, duo jubilatoire par son sens des rebonds et des répliques... Evidemment aux côtés des deux indémodables ***Yiddish Mame*** et ***Yidl mitn Fidl***, ouvertement inscrits dans la mémoire, ***Le violon sur le toit*** (1971), est ici mosaïque et condensé de tous les visages de la tradition Ashkenaze ; la séquence semble incarner l'essence même du projet de la violoniste **Isabelle Durin**. L'agilité inspirée du violon dépasse l'évocation militante : elle atteint une poésie critique qui outre sa séduction mélodique immédiate, se pose la question du sens, de ce qui est dit voire suggérer entre les notes, sous l'articulation souvent brillante mais jamais creuse.



Entre élégance et conscience, Isabelle DURIN, le violon cinématographique



Parmi quelques jalons convaincants d'un parcours aussi personnel qu'intensément défendu et finement habité, distinguons entre autres, la tendresse sacrifiée, – tragédie en filigrane – de ***La Liste de Schindler*** de John Williams

(page 1), en ouverture : d'emblée c'est la lumière de la sonorité du violon, jamais appuyé mais allusif et aérien dans son dernier énoncé, qui saisit l'écoute. On a déjà dit toutes les qualités vivantes et palpitantes de ***La Vie est belle*** (3) : où le chant du violon exprime cette volonté d'insouciance et une espérance indéfectible pour le genre humain à travers une invitation à la danse / c'est un appel à la légèreté, avec des ornements, libres, quasi improvisées, qui semblent divaguer mais garder le cap salutaire, entre détermination et délire. Saluons surtout la belle complicité entre le piano (**Michaël Ertzscheid**) qui varie continuellement ; auquel répond l'énoncé juste, l'intonation crédible et tendrement humaine, l'élocution ardente et millimétrée du violon qui sait par sa souple volubilité, cultiver imagination et liberté avec une dose de tact très suggestif, là encore jamais appuyé dans aucun de ses traits. La musicalité rayonne, d'autant plus étourdissante qu'elle contraste avec le sujet de l'épisode cinématographique, plutôt grave voire terrifiant... Dans la fameuse prière de Yentl (***Papa, can you hear me?*** – page 8),

fixée dans la légende par la chanteuse Barbara Streisand, la vocalité du violon trouve là aussi l'intonation parfaite, entre intériorité et déclamation : la ligne s'embrase, devient brûlure, grâce à la délicatesse du violon. □ Tout en contraste et enchaînements maîtrisés, le programme sait aussi s'alanguir dans une indicible tristesse (***La passante du Sans-Souci*** de Georges Delerue, 10) ; auquel succède du même compositeur le ***Concerto de l'Adieu***, de ***la Rafle***, de plus de 9 mn : un gouffre sombre et âpre s'ouvre alors, mais tout en finesse. Enfin citons le dernier jalon : ***Les Insurgés / défiance*** dans une Suite développée (d'après James Newton Howard) qui touche tout autant par sa gravité tenace et mordante, mais pour lequel le violon rayonne toujours par son tact et sa finesse dans la ligne de chant qui articule constamment ; **Isabelle Durin** à mesure qu'elle nous fait traverser les paysages et les tableaux cinématographiques, malgré l'horreur de la barbarie, allège a contrario du sentiment de tragédie ; on s'incline devant l'honnêteté de l'intention et la probité du geste musical. Les deux complices s'entendent d'autant plus qu'ils ont façonné la réécriture des airs originaux, réussissant souvent de très belles transcriptions. Sans texte et sans sujet explicite, airs et mélodies dont il est question, affirme alors une abstraction purement poétique, où rayonnent l'élégance et l'éloquence d'un violon inspiré par sa quête, son devoir de mémoire, sa lumineuse conscience. Magistral.



CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY). Enregistrement réalisé en mars 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars et avril 2018.

**TEASER VIDEO « Mémoire et cinéma » : le violon
cinématographique d'Isabelle DURIN :**



Track List

- 1- La Liste de Schindler/ Schindler's List : Thème (John Williams)
- 2- Oyfn Pripetshik/La Liste de Schindler (Mark Warshawsky)
- 3- La Vie est Belle/La vita è bella (Nicola Piovani/I.Durin, M. Ertzscheid)
- 4- Yiddish Mame (Arr.Dov Seltzer/M. Ertzscheid/I.Durin)
- 5- Yidl mitn Fidl (Abe Ellstein/I.Durin/M.Ertzscheid)
- 6- Un Violon sur le Toit/ Fiddler on the Roof (Jerry Bock/Arr. John Williams)
- 7- Un Violon sur le Toit : Ah ! Si j'étais riche/ Fiddler on the Roof : If I were a rich man ! (Jerry Bock/arr. A. Banaszkievicz, I.Durin, M. Ertzscheid)

- 8- Yentl : Papa, can you hear me ? (Michel Legrand/ Arr. J. Williams)
- 9- Yentl : A piece of Sky (Michel Legrand/Arr. I.Durin, M. Ertzscheid)
- 10- La passante du Sans-Souci (Georges Delerue/ Arr. I. Durin/ M. Ertzscheid)
- 11- Le Concerto de l'Adieu / La Rafle (Georges Delerue)
- 12- La vie devant soi (Philippe Sarde/arr.I.Durin et M. Ertzscheid)
- 13- Le journal d'Anne Frank/Anne Frank's Diary (Alfred Newman/arr. I.Durin, M. Ertzscheid)
- 14- Suite : Exodus (Ernest Gold/ Arr. I.Durin, M. Ertzscheid)
- 15- Suite : Les Insurgés/Defiance (James Newton Howard/ Arr. I.Durin, M.Ertzscheid)

**POITIERS. Concert Robert
Schumann au TAP**



POITIERS, TAP: concert SCHUMANN, le 28 février 2018, 20h30. Vertus des instruments d'époque dans la compréhension de SCHUMANN... Superbe concert Robert Schumann, à la fois symphonique et concertant. **Le Concerto pour piano** de Robert Schumann cristallise tout l'amour (immense) du compositeur pour son épouse Clara, divine pianiste, célèbre à son époque.

Tandis que sa **3ème Symphonie** marque le sommet de son inspiration orchestrale, porté par un inéluctable espérance et jubilation, positive et lumineuse. L'intérêt du concert à Poitiers vient des instruments d'époque, ceux fins, caractérisés, subtils de l'Orchestre des Champs-Élysées, avec accent spécifique, la couleur et le format sonore particulier du pianoforte dans le Concerto dédié à Clara...

POITIERS, TAP – Théâtre Auditorium Poitiers
Robert Schumann
Concerto pour piano en la mineur opus 54
Symphonie n°3 dite « Rhénane » opus 97

Orchestre des Champs-Élysées
Philippe Herreweghe, direction
Martin Helmchen, pianoforte

Mercredi 28 février 2018, 20h30

INFOS & RESERVATIONS :

<http://www.tap-poitiers.com/schumann-2191>

Durée : 1h20 avec entracte

Informations
Réservations

Présentation des oeuvres au programme :

CONCERT POUR PIANO. Schumann conçoit le chant orchestral et le piano moins comme une confrontation d'instruments / groupes affrontés, qu'une fusion de plus en plus souple et voluptueuse. Robert l'a conçu pour la technicité et la personnalité de la seule femme qui l'a inspiré, son épouse, pianiste virtuose et recherchée à son époque, Clara (portrait ci-dessous). Brahms devait éprouver le même sentiment d'admiration amoureuse pour elle, surtout après la mort de Robert en 1856.



Le Concerto est composé après l'achèvement de la Symphonie n°1 (début 1841). Robert le dédie à Clara qui crée la partition à Leipzig au Gewandhaus le 1er janvier 1846. Le compositeur recycle sa Fantaisie en la mineur préalable pour le premier mouvement. Même s'il se dit très profondément marqué alors par le contrepoint de JS Bach (normal

car Leipzig est la ville du génie baroque), Schumann compose une partition d'une fluidité naturelle irrésistible, porté par cet élan amoureux d'une irrépressible allure et continuité dansante. Inspiré par une forme libre, ondulante, et constamment changeante, Schumann avoue sa totale satisfaction après avoir « raccorder » les deux parties nouvelles à la première section pourtant composée auparavant ; il en découle un sentiment d'unité et de cohésion qui fait de l'opus 54, un

modèle parmi les grands concertos romantiques (avec celui de Tchaïkovski, de Brahms qui s'en inspire directement).



3ème Symphonie de ROBERT SCHUMANN. Symphonie n°3 Rhénane de Robert Schumann. L'Orchestre de chambre de Paris poursuit son cycle Schumann avec la Rhénane, l'une de plus lyrique et exaltante du corpus des 4

Symphonies composées par le Romantique. Créée en février 1851, la partition s'écoule comme un fleuve impétueux, riches en images et en couleurs qui affirme encore et toujours, un esprit rageur et combattif. Celui d'un Schumann démiurge à l'échelle de la nature. Les indications en allemand soulignent la germanité du plan d'ensemble dont la vitalité revisite Mendelssohn, et l'ambition structurelle, le maître à tous : Beethoven. Paysages d'Allemagne honorés et brossés avec panache et lyrisme depuis les rives du Rhin, la Rhénane doit s'affirmer par son souffle suggestif. En particulier, le Scherzo : la houle généreuse des violoncelles, aux crêtes soulignées par les flûtes, y évoquerait (selon Schumann lui-même) une « matinée sur le Rhin », comme l'indique le superbe contrechant des cors dialoguant avec les hautbois aux couleurs élégantes dont l'activité gagne les cordes. Le Nicht schnell baigne dans une tranquillité pastorale qui met en lumière le très beau dialogue dans l'exposition des pupitres entre eux, surtout cordes et vents. Le point d'orgue de la Rhénane demeure le 3ème épisode « Feierlich » (maestoso): Schumann inscrit comme un emblème la grave noblesse et la solennité majestueuse de l'ensemble. L'ampleur Beethovénienne de l'écriture impose une conscience élargie comme foudroyée ... et ce n'est pas les fanfares souhaitant renouer avec l'aisance triomphale par un ample portique qui effacent les langueurs éteintes comme décomposées. Le caractère du mouvement est celui d'un anéantissement, aboutissement d'un repli dépressif exténué... avant que ne retentissent, comme l'indice d'un salut

recouvert, les accents haletants, dansants, irrépressibles du Lebahft final.

OBERON de Carl Maria Weber : l'opéra oublié



ARTE, dimanche 4 mars 2018, 1h20. WEBER : OBERON. La rareté de l'opéra de Weber, même à une heure indue sur Arte, mérite notre focus et l'annonce que nous dédions à cette diffusion lyrique. Né le 18 novembre 1786 à Eutin (Allemagne), décédé le 05 juin 1826 à Londres, Weber incarne l'essor de l'opéra romantique germanique après Mozart et Beethoven. Un génie du drame sombre et fantastique dont témoignent ses opéras plus connus

qu'Obéron, surtout *Der Freischütz* (ouvrage halluciné, diabolique, fantastique qui convoque le surnaturel sur les planches lyriques), et aussi la sublime *Euryanthe* dont Jessye Norman a laissé une interprétation légendaire... Même Hugo fut durablement et profondément marqué par les chœurs des chasseurs de cet ouvrage trop peu produit par les théâtres aujourd'hui.

Voici donc OBERON... las, Arte a choisi une production récente (Munichoise en juillet 2017), bien peu réussie, et de surcroît diffusée à une heure impossible...dur dur... la chaîne culturelle franco-allemande a bien modifié sa défense du classique et de l'opéra à l'antenne... Obéron est le roi des fées chez Shakespeare (*Le songe d'une nuit d'été*, vers 1590). C'est

aussi l'équivalent chez Wagner, d'Alberich, roi des nains / elfes, réduits à l'esclavage. Selon la légende, Obéron aide Huon de Bordeaux dans ses divers faits d'armes et exploits. Car le nain est d'une beauté magicienne qui dans la forêt qu'il habite, peut secourir les visiteurs égarés. Shakespeare en fait le héros du Songe : époux de la reine Titania, Obéron, lui-même en proie aux disputes conjugales, permet aux couples des jeunes athéniens, au début égarés, affrontés, « perdus », de se retrouver finalement. A la faveur de la nuit et de la forêt magique, dont Shakespeare fait une sorte d'échiquier, de labyrinthe illusoire et machine à métamorphoses, Obéron incarne les possibles de la nuit, et aussi le gardien de l'amour miraculeux. Concrètement, Obéron agit peu, aisant à son suivant Puck le soin d'agir en son nom.

CRITIQUE DU SPECTACLE : TRISTE OPEBRON A MUNICH. Oberon de Weber à l'Opéra de Bavière, Munich (juillet 2017). En juillet 2017, notre rédacteur Lucas Irom avait assisté à cette production bien peu convaincante...

Dans le cadre de son festival lyrique estival, l'Opéra de Munich propose en 2017, une nouvelle production d'Obéron. Weber aborde la figure du héros Huon de Bordeaux, personnage du roman médiéval de Wieland (lui-même inspiré par Les Prouesses et faitz du noble Huon de Bordeaux, légende remontant au XIIIe siècle), et que Mendelssohn (puis Britten), ont aussi portraituré dans le Songe d'une nuit d'été, – rival affronté de la Reine Titania... L'opéra de 1826, créé à Londres, la dernière année de vie de Weber, souffre ici d'une mise en scène poussive, prévisible, aux tableaux lisses, sans enjeux critiques sur le plan dramatique, où des marionnettes strictement décoratives donc superfétatoires, encombrant la lisibilité de l'action. Huon et son valet Scherasmin sont les cobayes des expériences menées par Titania dans un laboratoire poussiéreux...

Osons écrire qu'ici, la production ne comprend rien à la lyre poétique et onirique d'Obéron, dernier opéra de Weber, qui

meurt quelques jours après la création londoniennes : autant Freischütz est horrifique et surnaturel, autant Euryanthe est d'une féminité évanescence, sorte de spectre qui s'égare, Obéron séduit par sa subtilité poétique, sa facétie expressive.

Côté plateau vocal, le pire flirte avec un visuel tristounet : Annette Dasch (Rezia) et Brenden Gunnell (Hun) sont décevants ; avec une acidité sèche et tendues pour la soprano hors sujet. Même le ténor pourtant très attendu, Julian Prégardien dans le rôle titre, exécute une partie routinière, sans aucun relief ni accent investi. Rachael Wilson (Fatime) tire son épingle du jeu... comme la nymphe d'Anna El-Khashem. Le vrai régal vient de la fosse où le chef Ivor Bolton, toujours détaillé et nuancé, comme bondissant, délivre un regard captivant sur la partition, qui confirme l'inspiration du dernier Weber.

Distribution :

Munich, Prinzregententheater (juillet 2017). Carl Maria von Weber (1786-1826) : Oberon, opéra en trois actes d'après le roman médiéval de Christoph Martin Wieland. Avec : Julian Prégardien (Obéron) ; Alyona Abramova (Titania / Puck) ; Annette Dasch (Rezia) ; Brenden Gunnell (Hun de Bordeaux) ; Rachael Wilson (Fatime) ; Johannes Kammler (Scherasmin) ; Anna El-Kashem (Nymphe). Chœur de l'Opéra national de Bavière / Orchestre national de Bavière, Ivor Bolton, direction / Nikolaus Habjan, mise en scène.

CD, compte rendu critique.

FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Parmi les contre ténors actuels, ceux qui savent caractériser un personnage, au lieu de déployer toujours la même technique, l'argentin Franco Fagioli réalise une belle prouesse, sur le sillon de son aîné Max Emanuel Cencic, qui lui accuse les signes inquiétants de son âge vocal : medium certes élargi mais aigus inexistants, et couleurs générales de plus en plus ternes. A contrario de Jaroussky qui chante tout de la même façon, l'alternative Fagioli s'affirme avec cran et panache même, capable mieux que ses confrères, d'incarner sur la scène un caractère : si la voix était petite sur les planches de Garnier, [son Eliogabalo de Cavalli à Paris \(Palais Garnier, septembre 2016\)](#) avait une présence monstrueuse voire démoniaque irrésistible (avec ses bains d'or liquide!), douée d'une plasticité vocale très palpitante.

Ici, le chanteur fait montre de ses possibilités chez Haendel où la virtuosité ne doit pas être un but mais le moyen de caractériser et nuancer chaque personnage, saisi dans une situation particulière.



Maîtrise haendélienne



En verve, pulpeux, gras, le grain de sa voix, qui évoque le mezzo de Cecilia Bartoli sait fusionner agilité et colorature, mais aussi épaisseur psychologique, comme en témoignent les deux airs

d'Ariodante (un talent d'acteur qui reste étranger à Jaroussky par exemple... lequel montre ses limites dans les opéras mis en scène). Même ses aigus sont perçants, habités par la réelle envie d'en découdre car ce garçon a du chien et du mordant y compris dans la tessiture haute de son instrument (Venti, turbini de Rinaldo).

Gravé en mars 2017, l'album alterne airs extatiques et guerriers, conquérants ou amoureux (le fameux aveu / confession de Serse : Ombra mai fu d'une grande délicatesse de ton), d'une vélocité enviable (Oreste), avec un sens du risque et de l'expressivité souvent convaincant.

Plus introspectif et d'une gravité soudaine presque hallucinée, son Cara sposa de Rinaldo éclaire la lyre hallucinée, vaincue d'une âme amoureuse, perdue, en panique, terriblement dépressive. Bel accomplissement et confirmation d'une réelle sensibilité dramatique. A suivre

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Il Pomo d'Oro / Zefira Valova, direction. Mars 2017.

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017)

✖ CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017). Avouons notre plein enthousiasme pour l'élément moteur de cet album : **Le Chant Funèbre** ... sombre et grave, et même lugubre, dès son début, la partition cultive le mystère à la façon d'une marche envoûtée. Puis surgit une mélopée sinueuse à peine éclaircie par la flûte et les violons, comme un dernier râle. La rythmique un rien sèche, abrupte n'a pas encore la souple volupté à la fois incisive et mordante du Stravinsky mûr. C'est une étape qui doit encore beaucoup à l'esprit de malédiction, épais et sirupeux de L'Oiseau de feu, mais la magie aérienne en moins. Et pourtant en un ruban sensuel et comme empoisonné, le jeune Stravinsky a le génie de la couleur et des atmosphères souterraines (montées harmoniques en orgue), ... ce pourrait être un poème dramatique, halluciné entre Rachmaninov, le Tchaïkovski le plus échevelé, Liszt et Scriabine, entre torpeur, ivresse, féerie mortifère. L'application qu'y développe Chailly est passionnante : le geste rend justice à une partition (opus 5) il est vrai, clé.

Même exubérance lugubre et d'une orchestration si riche qu'elle en sonne comme saturée, dans **Feux d'artifice** opus 4 (2).

Tandis que le **Scherzo** semble prolonger l'infini imaginatif d'un Dukas de plus en plus enivré (L'Apprenti sorcier), déroulant une palette de sonorités et de timbres flamboyants et fantastiques, littéralement. Séquentiels, virevoltants, les volets intenses déclament, rugissent, ils annoncent cette implosion de la structure et du développement bientôt réalisé en son point d'accomplissement dans le *Sacre* de 1913. C'est peu dire que Stravinsky semble exploiter chaque famille d'instruments dans toute sa gamme expressive, avec un goût déjà prononcé pour la polyrythmie. Ivresse et plénitude qui frôlent souvent l'éclatement formel. Quel génie à l'oeuvre on entend ici.

Le triptyque opus 2 Le Faune et La bergère, est l'autre découverte majeure de ce disque : révélant en français, l'atmosphère narrative envoûtante là encore d'un Stravinsky très maîtrisé dans l'art des atmosphères et de l'action plus impressionniste voire symboliste que fantastique. La parure orchestrale est le vrai sujet des 3 poèmes (La Bergère, Le Faune, Le Torrent), d'autant que le mezzo de Koch a du mal à articuler : trop sombre, épais, engorgé. Dommage vocal.



Enfin, **les deux parties du Sacre montrent toute la fièvre et l'envoûtement**, la sauvagerie millimétrée, la transe à la fois guerrière et païenne qui forcent en 1913, toute action classique. Tout implose, tout flambe et se cambre en une série de convulsions animales et souverainement félines. Du grand art, qui montre l'intervalle finalement très court au terme duquel, Stravinsky apprenant de ses

maîtres, avec la vitalité fulgurante de l'éclair, permet comme Picasso en peinture, l'immersion brutale de l'art du XXè dans la pleine et fracassante modernité. Disque d'une rare cohésion, révélateur sur l'évolution de Stravinsky au début du XXè. Programme plus qu'intéressant : révélateur à l'endroit du génie de Stravinsky, de la jeunesse qui tâtone au coup de maître du Sacre.

Approfondir

LIRE aussi notre [annonce du cd Le Chant funèbre de Stravinsky par Riccardo CHailly \(Lucerne, 2017\)](http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-stravinsky-c-hant-funebre-premiere-discographique-par-riccardo-chailly-1-cd-decca/) : première discographique (1 cd DECCA).

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-stravinsky-c-hant-funebre-premiere-discographique-par-riccardo-chailly-1-cd-decca/>

POITIERS. SCHUMANN sur instruments d'époque

POITIERS, TAP. Concert Schumann, Mercredi 28 février 2018. SCHUMANN sur instruments d'époque. Peu à peu la révolution que nous attendons de tous nos vœux se réalise, pour le grand bien des auditeurs, pour une juste connaissance des équilibres originels de la musique symphonique et concertante. Ainsi ce programme Robert Schumann des plus prometteurs et réjouissants même, offre enfin la juste sonorité (d'époque) de son Concerto pour piano, et de sa Symphonie sublime, n°3, dite « Rhénane ». Voilà donc un



pianoforte pour le Concerto, et l'ivresse ciselée des bois, vents, cuivres... pour l'exaltation profonde et conquérante de la Rhénane.

SCHUMANN sur instruments d'époque



A Poitiers, Philippe Herreweghe nous promet un festin de timbres rares, en un festival d'accents comme de couleurs, minutieusement calibré. Clara Wieck, virtuose à 10 ans à peine, bientôt l'épouse de Robert Schumann et sa géniale interprète, demeure l'inspiratrice et la créatrice du seul Concerto de Schumann. Philippe Herreweghe invite **Martin Helmchen** (avec qui il a enregistré les concertos de Mendelssohn) pour exprimer / exalter les

riches parfums poétiques de cette œuvre d'une grande diversité thématique. Le jeune pianiste sait mesurer avec finesse et beaucoup d'intériorité la matière musicale, vécue comme l'exaltation d'une prière enivrée, et aussi comme la puissante architecture d'une pensée très équilibrée. Inspiré par Mendelssohn et surtout Beethoven, Schumann compose sa symphonie dite « Rhénane » en pensant allusivement à la Symphonie Pastorale (même structure en cinq mouvements, entre autres). En clair, le TAP de Poitiers nous offre une soirée orchestrale exceptionnelle, et aussi une « lumineuse évocation musicale d'un voyage sur le Rhin avec Clara ».

POITIERS, TAP – Concert Robert Schumann

Mercredi 28 février 2018, 20h30

Durée : 1h20 avec entracte

Informations
Réservations

> Robert Schumann

Concerto pour piano en la mineur op. 54
Symphonie n° 3 en mi bémol majeur op. 97 dite
« Rhénane »



Orchestre des Champs-Élysées
Philippe Herreweghe, direction
Martin Helmchen, pianoforte

RESERVER VOTRE PLACE

<http://www.tap-poitiers.com/schumann-2191>

CONCERTO POUR PIANO DE ROBERT SCHUMANN



Le Concerto pour piano de Schumann est le cheval de bataille des grands maîtres du clavier. Il n'était que justice que cette œuvre retrouve la couleur de son époque : le romantisme des années 1840, et cet équilibre sensible, fragile du pianoforte associé au collectif orchestral. C'est un chant éperdu à l'être aimée, chérie, la consolatrice et la muse, l'interprète aussi adulée par toute l'Europe, Clara Schumann qui est l'épouse du

compositeur... une femme exceptionnelle que le compositeur aura beaucoup de mal à épouser après le refus radical du père de la chère bien-aimée. En trois mouvements (Allegro affettuoso, Intermezzo, Finale), le Concerto créé le 1er janvier 1846 au Gewandhaus de Leipzig, favorise la tendresse intime et le murmure en partage dans l'esprit de la musique de chambre (en particulier dans l'intermezzo, alliage subtile entre cordes et vents). L'oeuvre opus 54 est un véritable aveu amoureux, le manifeste d'une union d'autant plus célébrée qu'elle fut longtemps déclarée impossible... Alors qu'il vient d'achever sa Symphonie n°1, Robert compose d'abord une Fantaisie pour sa chère Clara, premier morceau qui deviendra le premier mouvement du Concert final. Bien qu'il se dit alors au faîte de la connaissance du contrepoint de Bach (génie qui l'a précédé dans la ville allemande), Schumann éblouit ici à travers les 3 mouvements, grâce à une fluidité naturelle qui semble constamment jaillir de son inspiration enchantée.

SYMPHONIE N°3 « Rhénane »

C'est l'une des plus lyriques et exaltantes du corpus des 4 Symphonies composées par le Romantique. **Créée en février 1851**, la partition s'écoule comme un fleuve impétueux, riche en

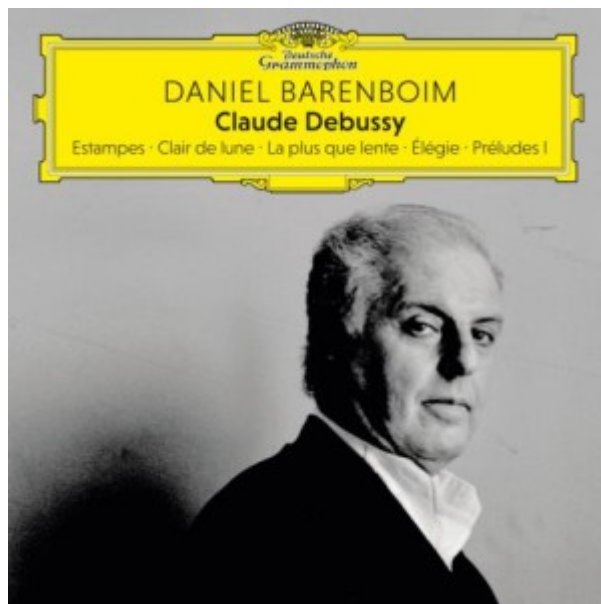


images et en couleurs qui affirme encore et toujours, un esprit rageur et combattif. Celui d'un Schumann démiurge à l'échelle de la nature. Les indications en allemand soulignent

la germanité du plan d'ensemble dont la vitalité revisite Mendelssohn, et l'ambition structurelle, le maître à tous : Beethoven. Paysages d'Allemagne honorés et brossés avec panache et lyrisme depuis les rives du Rhin, la Rhénane doit s'affirmer par son souffle suggestif. En particulier, le Scherzo : la houle généreuse des violoncelles, aux crêtes soulignées par les flûtes, y évoquerait (selon Schumann lui-même) une « matinée sur le Rhin », comme l'indique le superbe contrechant des cors dialoguant avec les hautbois aux couleurs élégantes dont l'activité gagne les cordes. Le « Nicht schnell » baigne dans une tranquillité pastorale qui met en lumière le très beau dialogue dans l'exposition des pupitres entre eux, surtout cordes et vents. Le point d'orgue de la Rhénane demeure le 3ème épisode « Feierlich » (maestoso): Schumann inscrit comme un emblème la grave noblesse et la solennité majestueuse de l'ensemble. L'ampleur Beethovénienne de l'écriture impose une conscience élargie comme foudroyée ... et ce n'est pas les fanfares souhaitant renouer avec l'aisance triomphale par un ample portique qui effacent les langueurs éteintes comme décomposées. Le caractère du mouvement est celui d'un anéantissement, aboutissement d'un repli dépressif exténué... avant que ne retentissent, comme l'indice d'un salut recouvré, les accents haletants, dansants, irrépessibles du Lebhaft final. Epreuves et espérance... tout Schumann est là dans ce jeu des directions ambivalentes mais complémentaires.

CD, Debussy : Daniel Barenboim (1 cd Deutsche Grammophon, 1998 / 2017)

CD, Debussy : Daniel Barenboim (1 cd Deutsche Grammophon, 1998 / 2017). L'album regroupe deux séries d'enregistrements. L'une récente, les premières plages (1-6 : Estampes, Suite Bergamasque, La plus que lente, enfin élégie, réalisés à Berlin en octobre 2017), et un cycle ancien datant de l'été 1998 en Espagne : les 12 Préludes (si poétiques) du Livre 1.



Entre force et violence, les jeux de carillons de **Pagodes** (1) qui travaillent la matière suspendue sur l'effet de résonances et d'ondes-, Barenboim rétablit ensuite la magie de **Soirée dans Grenade** (2), comme le surgissement d'un songe ibérique : balancé, suspendu, enivré, mais présent par un pianisme très carré, structuré, voire massif (qui contredit souvent la pellicule immatérielle du rêve). La vision est plus terrienne et concrète qu'abstraite et subjective. Plus atmosphérique encore et parsemé d'éclairs et de frémissements en rondes enjouées, le dernier volet d'Estampes, « **Jardins sous la pluie** » (3 noté « net et vif ») est le plus réussi : impétueux, fouetté, mais léger toujours, vif argent.

Puis le Clair de lune (1905) saisit par sa force feutrée : tel le jaillissement de l'intime, en sa réitération qui cristallise. Le jeu se fait épure et évanescence : un appel à la pure rêverie. L'intensité du toucher qui renforce l'épaisseur voluptueuse du songe ainsi incarné, fait miracle. Barenboim est à son meilleur dans ce scintillement pudique

auquel il sait aussi préserver l'écoulement liquide, comme impalpable. Un songe qui a surgi puis se dérobe à toute fixation. C'est bien selon Bergson, le déroulement inaltérable d'un temps psychologique qui va sa logique sans interruption jusqu'à sa résolution inéluctable. Instant magique.

La sensualité rentrée de **La plus que lente (1910)** est un écho à la Valse même de Ravel : une variation pleine de distance et de finesse au rythme trinaire si marquant à la fin du XIX^e. Barenboim en souligne la volonté parodique mais dans une délicatesse de ton (comme brouillé, aux effluves lisztéennes), un naturel (morbidezza), une nonchalance comme calibré, maintenu dans un abandon lui aussi rêveur. L'art de la nuance séduit ici encore dans le jeu du chef pianiste.

Le caractère de l'enchantement au sens d'une hypnose verrouillée par une grille très complexe d'accords harmonique sertis et ciselés se précise dès le 1^{er} volet des **Préludes du Livre I (1909-1910)** : « **Danseuses de Delphes** » cultive le mystère de l'évocation / invocation antique, entre gravité et énigme. On connaît bien ce cycle gravé il y a 20 ans à présent, où le Barenboim le plus poétique sait nuancer et caractériser toute la palette évocatrice et suggestive d'un Debussy aussi poète que les auteurs symbolistes mêmes, Mallarmé en tête (avec lequel il travailla et qui lui exprima son égale admiration). Des 12 séquences, véritables tableaux miniatures, riches en scintillements et miroitements des plus allusifs et enivrés, ne citons qu'un seul passage (car l'art des enchaînements est ici aussi moteur que chaque séquence écoutée pour elle-même) : le passage de l'impétuosité tumultueuse de « **Ce qu'a vu le vent d'Ouest** » (7) – libération sauvage et rythmiquement païenne proche d'un Stravinsky contemporain, avec la jaillissement intime et pudique de « **La Fille aux cheveux de lin** », murmure et velours de l'implicite, saisit par un génie des contrastes. De la poésie pure. Et certainement le plus beau disque Debussy du chef pianiste Barenboim. La musique de Debussy y dialogue d'égale à égale

avec... la peinture de Monet (Nymphéas) et celle de tous les impressionnistes en leur jeux miroitants des paysages mariant eux aussi, transparence et couleur. Un joyau à inscrire dans notre liste des incontournables de l'année du Centenaire Debussy 2018.



CD, compte-rendu critique. DANIEL BARENBOIM : DEBUSSY. Estampes, Préludes (Livre I)... 1998 / 2017 (1 cd Deutsche Grammophon). Parution : le 19 janvier 2018. CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2018.

LIRE aussi notre [dossier anniversaires 2018 / CENTENAIRE DEBUSSY 2018](#)

LUDMILA BERLINSKAYA : Reminiscenza (cd, concert)

CD, événement, annonce. LUDMILA BERLINSKAYA : Reminiscenza (1 cd Melodyia). Avant notre grande critique à venir, voici la présentation préalable. La pianiste russe **Ludmila Berlinskaya** compose dans son nouvel album « *Reminiscenza* »



(d'après la pièce éponyme de Medtner ici présente, plage 4) une manière de voyage intime où chaque pièce dans son enchaînement concerté, pèse de tout son poids mémoriel, élément d'un puzzle aux résonances secrètes et pour l'auditeur extérieur, d'une richesse en couleurs et sentiments d'une insondable diversité. Une mosaïque kaléidoscope aux

réminiscences personnelles qui créent dans leur écoulement continu, toute une réflexion et un témoignage sur la musique et le jeu pianistique. Le jeu de la pianiste cultive cette nuance pour nous chère : « pianissimo », faille expressive propice à préserver le souvenir et entretenir le terreau de l'éloquente et vivace mémoire.



De Kreisleriana, l'interprète enchantée, enivrée mais juste et nuancée exprime l'énigme fluctuante schumannienne : ce flot qui semble se déconstruire et s'édifier à la fois : désir, essoufflement, élan vital et aspiration transfigurée. A la fois transe, extase, recherche, course et pulsion recreative. De

Medtner déjà cité (d'un caractère finalement proche de Schumann), la pianiste suit les fils de souvenirs qui s'égrènent en un écheveau d'abord suspendu, répétitif, puis libre dans une déconstruction délirante, élastique, éperdue mais dont l'élégante prophétesse sait conserver le fil du sens (joué en mémoire de Sviatoslav Richter entre autres qui lui fit découvrir les passages, plis et replis de cette oeuvre en miroir). La carrure de son **Ravel** éblouit par le surgissement filigrané des épisodes intérieurs ainsi énoncés (**Valses nobles et sentimentales** de 1911).

Enfin, le début du programme s'est ouvert sur la Sonate opus 109 d'un **Beethoven, volubile et versatile** comme le tourbillon des souvenirs : d'une secrète et paisible rêverie à la fougue primitive du génie créateur. Puissance et poésie. Telles sont les deux figures de ce programme enivrant, d'une sincérité désarmante, d'une rare cohérence artistique. Le formidable jeu, nuancé, libre, parsemé d'éclairs et nourri dans le tissu des songes les plus fraternels invoque ici un voyage des plus personnels et des mieux ciselés. CD CLIC de



**CD, événement, annonce. LUDMILA BERLINSKAYA :
Reminiscenza (1 cd Melodyia).** Parution le 12
janvier 2018 – grande critique à venir dans le mag
cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.

AGENDA : Ludmila Berlinskaya en concert à Paris

PARIS, salle Gaveau, jeudi 2 février 2018, 20h30

RESERVER VOTRE PLACE

<http://www.sallegaveau.com/spectacles/ludmila-berlinskaia-piano>

[A Paris, salle Gaveau, Ludmila Berlinskaya joue les oeuvres de son jardin secret « Reminiscenza », programme de son nouvel album discographique \(édité en janvier 2018 chez Melodyia\)...](#)

Ludwig van Beethoven : Sonate op. 109 n° 30

Robert Schumann : Kreisleriana

Nikolai Medtner : Sonate Reminiscenza

Maurice Ravel : Valses nobles et sentimentales

Alexandre Scriabine : Vers la Flamme